



*Pakistan*  
**LES DERNIERS  
PAÏENS  
D'ASIE CENTRALE**

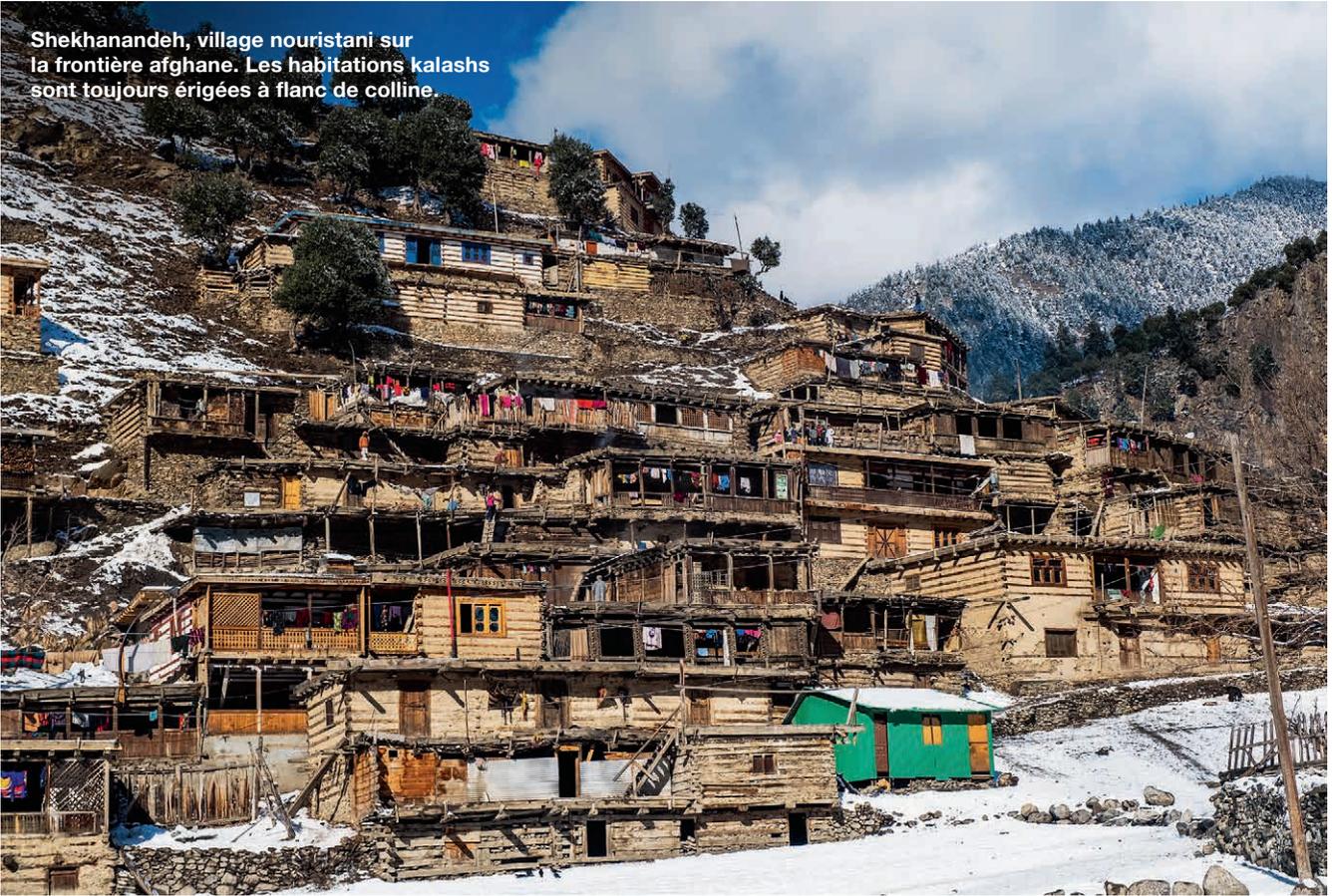
*Dans les replis secrets de l'Hindu Kuch, une poignée d'hommes libres adossés à la frontière afghane perpétuent, depuis plus de deux mille ans, la célébration du grand cycle de la nature. Lors du solstice d'hiver, les Kalashs réaffirment leur identité dans un tourbillon de rites aussi festifs que spirituels. Une parenthèse enchantée dans un microcosme en sursis.*

Par Franck Charton (texte et photos)



À la nuit tombée, les femmes allument des flambeaux avant de rejoindre la Tanjah, la grande fête de purification.

Shekhanandeh, village nouristani sur la frontière afghane. Les habitations kalashs sont toujours érigées à flanc de colline.



Bibi Jan distille son alcool de mûre et abricot (le tara) qui coulera à flots lors des célébrations.



Une « baba » (sœur) lors du rituel chanté du Chuinari. La culture kalash a été préservée grâce à l'isolement géographique de ce peuple et en dépit des conversions à l'islam.

## Les Kalashs, un peuple minuscule qui continue de faire confiance à ses croyances et à ses dieux dans des vallées difficiles d'accès

Une vibration singulière a envahi l'air, en ce dernier soir du Chaumos. Des chants résonnent dans la montagne, se répondent en échos diffus. Sur la terrasse supérieure de Grum, en haut du village enroulé sur son piton, règne une fièvre palpable qui électrise les rires et fait briller les regards. Alors qu'une obscurité glaciale noie depuis plusieurs heures le sillon de Rumbur, l'une des trois dernières enclaves de peuplement kalash, des feux sont allumés dans le chapelet des hameaux de la vallée. Il s'agit de tenir les mauvais esprits à l'écart, de guider les dieux messagers et de rassembler les humains. Autour des braseros, des groupes de femmes et de fillettes psalmodient des mélodies gutturales venues du fond des âges en tapant des pieds pour réchauffer les orteils engourdis et pour évacuer l'excitation.

Au même moment, au-dessus des étables et des bergeries, hommes et jeunes initiés se regroupent autour d'autres brasiers. Dans cet espace intermédiaire entre villages et sommets, entre hommes et divinités, sur ce territoire pastoral qui reste l'apanage de la gent masculine, celle-ci fait corps, comme lors d'une veillée d'armes. On chante, on danse surtout, comme toujours chez les Kalashs, puis les *kâsi* (hommes de savoir) prennent la parole et déclament des récits anciens, où il est question de lignages, de hauts faits, de gratitude et de régénération providentielle de la société.

Vient l'heure du sacrifice : chacun doit frotter ses mains sous l'eau et les maintenir, poings fermés, devant ou au-dessus de la tête, signe que nul ne peut les toucher. Un bouc est égorgé, son sang répandu sur le feu et aspergé sur les participants unis par ce sacrement purificateur, l'*istongas*. Toute la zone devient *onjesta*, c'est-à-dire sanctifiée, interdite aux femmes, aux étrangers,

aux hommes non purifiés ou ivres. Ainsi, le triptyque quintessentiel est réuni, une fois encore, dans l'air glacé de la haute Asie : le feu primordial, l'eau qui purifie et le pain de vie. Avec le sang aussi, celui des chèvres immolées (une par étable que compte chaque famille), qui transcende le profane pour émouvoir les dieux.

### DERNIERS FEUX D'UN PEUPLE LIBRE

Sur les genoux de leurs montagnes tutélaires, avec la même ferveur tribale et le même élan spirituel que leurs ancêtres fondateurs, les Kalashs déploient aujourd'hui leur chorégraphie cosmique, sous le regard des fées qui gouvernent les ressources de la montagne. Depuis des siècles, des millénaires même, le solstice d'hiver réunit en décembre, à la fin du cycle des saisons, d'immuables rituels de renouvellement et de propitiation, garants de pérennité, car, de l'équilibre respecté, naît l'harmonie, et donc, la survie en milieu hostile. Un bel exemple de résilience. Puis embrasant sa longue torche résineuse aux foyers épars, chacun s'élance sur les chemins noirs. Une fantastique descente aux flambeaux prend forme : hommes et garçons dégringolent les pierriers et courent le long des canaux d'irrigation qui zèbrent les versants, tout en poussant des cris de bête. Femmes et fillettes trottaient entre les maisons, dévalent les escaliers, envahissent les venelles, sans cesser de chanter et de rire.

En bas, toutes les processions convergent vers l'esplanade de Balanguru, où un gigantesque feu de joie a été dressé, rappelant nos feux de la Saint-Jean, cette tradition populaire puisant ses racines dans les rites païens célébrant le solstice d'été, au Moyen Âge. Chez les Kalashs, c'est la *tanjah*, sorte d'épiphanie collective illuminant la nuit hivernale. Enivrés par la course nocturne, les cris, les retrouvailles, on s'appelle, on s'embrasse, des rondes s'organisent, le visage offert au scalpel du froid, mais le

dos aux flammes qui tournoient en volutes d'étincelles et d'escarbilles, jusqu'à 20 mètres de hauteur !

Joie pure d'un peuple encore libre et fier, matériellement pauvre, mais immensément riche de son unique culture. Étymologiquement, le mot solstice signifie « arrêt du Soleil ». Comme si l'astre solaire, après avoir atteint sa position la plus basse (ou la plus haute au 21 juin), s'arrêtait un instant pour reprendre son mouvement dans l'autre sens. Une dernière nuit à tourner au son des tambours et des flûtes, à partager le vin et la viande, attend encore les plus vaillants. Au matin, débutera une nouvelle année qui s'annonce à la hauteur des offrandes et des sacrifices consentis ces derniers jours. C'est l'exutoire final de plusieurs semaines de libations complexes et de cérémonies purificatrices hautement ritualisées.

### PRESSION MUSULMANE

Le Chaumos demeure bien le ciment de l'identité kalash, le creuset culturel d'un peuple minuscule, mais qui continue de faire confiance à ses croyances et à son panthéon, dans une vingtaine de villages accrochés en pleine pente, à une bonne heure et demie de piste de Chitral, province de Khyber Pakhtunkhwa (la terre des Pachtouns), l'extrémité du nord-ouest.

Depuis des décennies, voyageurs, scientifiques et journalistes soulignent la précarité démographique des Kalashs, leur risque de submersion culturelle dans l'océan islamique les enserrant de toutes parts. Chaque année, on annonce leur prochaine disparition, considérée comme inéluctable. Qu'en est-il exactement en 2021 ? Comment résistent-ils, avec leurs extraordinaires costumes colorés, leurs danses mixtes, leur vin « fait maison », leurs multiples déités et leurs rituels antiques, alors qu'ils sont devenus déjà largement minoritaires dans leurs trois vallées refuges ? Alors qu'à Ayun, le plus proche village



Le village de Krakal sous la neige de décembre.



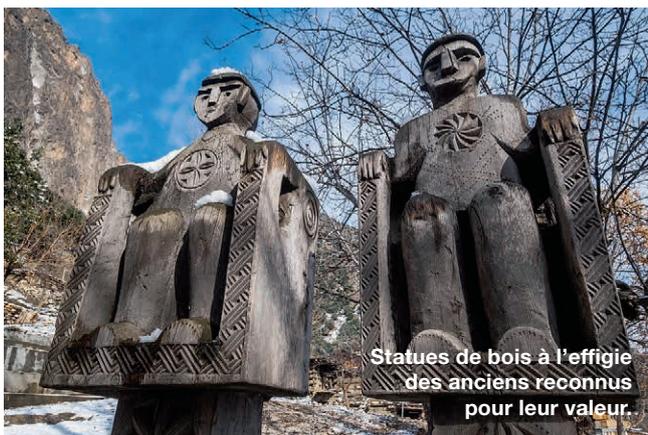
Épiphanie collective autour du feu de joie de Balanguru.



Une ancienne, yeux turquoise et visage parcheminé.



Hommes et femmes communient dans une même ferveur, lors du Sawelik Hari.



Statues de bois à l'effigie des anciens reconnus pour leur valeur.



Dans chaque étable, le Puchao Marhat, ou sacrifice d'une chèvre.



Procession nocturne des femmes, un moment jubilatoire.



Masques Covid et smartphones, deux symboles du Chaumos aujourd'hui.



Femmes de Kalasha Grum longeant les canaux pour traverser la vallée. Alors qu'ils étaient 40 000 en 1950, les Kalashs ne sont plus désormais que 4 000.



## Jusqu'à une période récente, les musulmans locaux désignaient cette peuplade sous le terme générique de « kafirs » (infidèles)

extérieur, à l'entrée des gorges qui gardent leur retraite, les femmes portent la burqa ? Quelques chiffres d'abord : forts de 100 000 membres il y a plus d'un siècle, puis 40 000 au milieu du siècle dernier, ils ne seraient que 4 000 aujourd'hui. Un recensement empirique réalisé en 2020 annonce dans les trois vallées de Birir, Bumburet et Rumbur (*Biriu, Mumuret et Rukmu* en langue kalash) un total de 3 800 Kalashs, pour 10 300 musulmans, un rapport de 1 à 3, quasiment. En 2015, ce chiffre était de 4 200, soit une érosion démographique de 10 % en cinq ans ! Plus grave, on signale près d'une cinquantaine de conversions pour la seule année 2020, une tendance en forte hausse. Les motifs sont divers, mais il s'agirait de mariages (d'amour ou de raison) pour les filles, d'un désir de mieux-vivre matériel et d'émancipation sociale pour les garçons.

### DANS LE REFUGE DES VALLÉES

Un peu d'histoire, cependant. Les Kalashs et autres peuples de la région de l'Hindu Kush, majoritairement païens dans un passé relativement proche, trouvent leur origine parmi les envahisseurs indo-européens, aryens et indo-iraniens qui, vers le milieu du deuxième millénaire avant notre ère, conquièrent l'Inde. Selon la tradition orale, les Kalashs seraient arrivés dans le Chitral dès les X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles depuis le pays de Tsyam, au sud de l'Afghanistan actuel. Les incessantes guerres de conquête menées à partir du XIV<sup>e</sup> siècle par les tribus musulmanes du nord et le prosélytisme agressif des vainqueurs repoussent les tribus kalashs jusqu'aux profondes vallées reculées qu'elles occupent aujourd'hui. Jusqu'à une époque récente, les musulmans locaux désignaient les Kalashs sous le terme générique de « kafirs » (infidèles). Cette expression englobait, au siècle dernier, une importante population vivant de part et d'autre de l'Hindu Kush, au sein de laquelle on distin-

guait deux communautés : les kafirs « rouges » du côté afghan et les kafirs « noirs » ou Kalashs du côté indien, aujourd'hui pakistanais.

Sur le versant afghan, les habitants du Kafiristan (pays des païens) pratiquaient une sorte d'hindouisme ancien mêlé à un syncrétisme local, identique à la religion païenne des Kalashs, empruntant au panthéon védique. En Europe aussi, le terme « païen » – du latin *paganus* (paysan) – a longtemps pris une connotation péjorative pour discréditer les adeptes des anciennes croyances, c'est-à-dire non monothéistes, puis non « civilisés », enfin non baptisés. En 1895-1896, encouragée par les Britanniques, l'armée afghane, emmenée par Abdur Rahman, l'« Émir de fer », massacre, soumet à l'esclavage ou convertit de force environ 100 000 kafirs afghans. Leur territoire est rebaptisé Nouristan ou « terre des lumières de l'islam ». Quelques groupes de kafirs de la vallée de Bashgal trouvent refuge de l'autre côté de la frontière.

### LE PAYS DES LUMIÈRES

Aujourd'hui, seuls subsistent les Kalashs, ultimes survivants « païens » de l'Hindu Kush, même si les confins de certaines vallées sont encore peuplés par des Nouristanis islamisés, qui conservent un important fonds culturel commun avec les Kalashs. À noter que Kalash signifie « homme, fidèle à la coutume ». Quant à leur lien de parenté avec le lignage d'Alexandre le Grand – une légende tenace affirme que le grand conquérant aurait essaimé certaines de ses troupes gréco-macédoniennes lors de sa traversée du Kafiristan en 326 av. J.-C. –, c'est un mythe aussi exotique que fumeux, invalidé depuis bien longtemps tant par les tests ADN (les Kalashs représentent un rare « isolat génétique » sans lien prouvé avec une adjonction hellénique) que par les enquêtes linguistiques, puisque le kalasha est un parler darde, qui appartient aux

# Une spiritualité transmise par les dieux, relayée par les hommes de savoir et de mémoire, qui se traduit par une oralité foisonnante

langues indo-aryennes, très proche du sanskrit, et sans aucun rapport avec le grec. Il n'est enfin pas anodin de rappeler qu'un peuple qui fait de la pureté une préoccupation centrale de sa spiritualité soit coincé entre Pakistan, « pays des purs », et Nouristan, « pays des lumières » !

## L'INEXORABLE EXTINCTION

Au gré du Chaumos, en écoutant différents responsables de la communauté kalash, on se rend vite compte que, contrairement à bien des a priori, les Kalashs se portent mieux qu'il y a quelques années. Mieux éduqués, mieux structurés, mieux représentés (y compris au gouvernement, grâce à Wazir Zada, un élu de Birir, devenu conseiller spécial pour les minorités auprès du premier ministre Imran Khan, une première historique), ils sont mieux considérés, donc mieux respectés. Règne ici un esprit d'entraide, une harmonie sociale, y compris avec leurs « voisins de palier » musulmans, qui forcent le respect. Surtout, de multiples actions sont entreprises pour pérenniser la société

et la culture kalash : installation d'une « autorité autochtone de développement des vallées kalashs », sites de danse et cimetières sanctuarisés, création d'un fonds d'aide aux familles pour financer les funérailles (long-temps source d'endettement, puis de spoliation foncière par les usuriers musulmans), transcription et impression de livres en kalasha, une langue, il y a peu, uniquement orale, fonds spéciaux alloués pour restaurer les temples, canaux et autres patrimoines kalashs, routes asphaltées en chantier pour désenclaver les trois vallées, tourisme voyeuriste et malsain de certains Pendjabis en voie de régulation (quotas, réservations sur internet, contrôle et sécurisation des festivals), bourses d'études pour aider les Kalashs à aller étudier à Chitral ou à Peshawar... Mais d'autres périls, plus sournois, tels que globalisation et intégration, menacent cette culture fragile. Vigilance donc ! Cependant, un proverbe kalash synthétise l'enjeu essentiel du Chaumos, où chacun accomplit les rites de purification et d'offrande, pour réaffirmer son appartenance à la

communauté : « *On naît homme, mais on devient humain* », raccourci révélateur d'une identité qui se projette résolument dans l'avenir. ■

Franck Charton

Remerciements à Barbara Delière, guide et spécialiste de la destination au sein de l'agence Tamera, seul tour-opérateur français à organiser des voyages coïncidant avec les fêtes kalashs.



## CHAUMOS, LA FÊTE DONT DÉPEND L'AVENIR

Par Jean-Yves Loude

Et si le Soleil ne retrouvait pas son énergie ? Et si la Terre restait stérile ? Pour répondre à cette angoisse, rien de tel que de « faire la fête ». La communauté kalash estime qu'il est de sa responsabilité de participer au réveil de la nature par une dépense excessive d'énergie et de réserves alimentaires, par l'affirmation de sa cohésion. Au cours des siècles, un scénario festif complexe s'est construit à partir des recommandations des chamans, intermédiaires privilégiés entre des dieux bienveillants et une humanité prête à de grands sacrifices, de lait, de pain, de boucs, pour être assurée de l'équilibre du monde. Pendant un mois, le peuple kalash efface l'usure de l'année écoulée, puis œuvre à rétablir la pureté du territoire et de ses membres, avant d'entrer dans un temps régénéré. Il prépare la venue du grand dieu Balumain, dont le nom signifie « répartiteur de richesses », en s'épuisant à allumer des feux, à danser, à prier, à proférer des plaisanteries grivoises, cathartiques, vivifiantes, à échanger des mets précieux entre maisonnées pour renforcer les alliances. Le dieu vient du pays originel des Kalashs, guidé par la clarté des brasiers, les cris et les chants. Son arrivée correspond

au jour du solstice. Pendant trois jours de danses, de sacrifices sanglants et d'abstinence sexuelle, le dieu Balumain recense le nombre de ses fidèles. Hommes et femmes redisent ainsi chaque année leur appartenance au groupe. Les fillettes de 4 ans et les garçons de 7 ans intègrent l'âge adulte en abandonnant leurs vêtements d'enfance. Les défunts sont convoqués pour un banquet qui illustre l'union des vivants et des morts. Hommes et femmes mangent en abondance de la viande et boivent du vin pour favoriser une fécondité espérée. En échange de cette prodigalité, les Kalashs attendent la satisfaction de leurs souhaits de fortune, de santé, de protection, d'union, qu'ils ne se privent pas d'adresser au grand dieu et aux esprits responsables des bienfaits de la nature. Un rite carnavalesque de travestissement d'hommes en femmes et inversement annonce la fin de la fête et le retour à l'ordre, indispensable à l'entrée dans un temps nouveau.

Jean-Yves Loude et Viviane Lièvre, écrivains et anthropologues, grands spécialistes du monde kalash sont les auteurs de *Solstice païen. Fêtes d'hiver chez les Kalashs du Nord-Pakistan* (Éditions Findakly) et *Le Chamanisme des Kalashs du Pakistan* (Presses Universitaires de Lyon).



Dans le froid piquant de l'aube, début des rituels à Bumburet.



À Balanguru, dans la vallée de Rumbur, les fêtes se déroulent sous la surveillance de l'armée pakistanaise.